

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6a. ANNÉE.

“Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas.”

ANNÉE. 12s. 6a.

BUREAU DE RÉDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, MERCREDI, 13 Décembre. 1848

BUREAU DE RÉDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

JOURNAL HISTORIQUE.

LES RECOLLETS EN CANADA.

[Suite.]

Malgré les dissensions intestines qui déchiraient alors la France et la couvraient du sang de ses enfants, le P. LeBailey eut assez d'ascendant pour obtenir justice, et remplir avec gloire son mandat. En 1617, la colonie se vit à deux doigts de sa perte, et ce fut à un simple frère Récollet qu'elle dut son salut et sa conservation. Elle était alors composée de cinquante et quelques personnes seulement. Deux d'entre elles venaient d'être assassinées par les Sauvages. En attendant qu'on découvrit les coupables, on leur avait interdit avec les plus sévères défenses, l'approche du fort et des habitations de la colonie. De pareilles précautions suscitèrent leurs inquiétudes, et leur firent craindre la juste et terrible vengeance des Français. Pour la prévenir, ils s'assemblèrent aux Trois-Rivières au nombre de 800 et prirent une détermination bien digne de barbares; ils voulaient surprendre les Français de la colonie et les mettre tous à mort.

Un des Sauvages de l'assemblée, nommé la Fondie, s'était depuis deux ans très-affectionné aux Français; il ne put s'empêcher d'instruire le Frère Pacifique, resté seul dans cette mission, du danger qu'il courait. Les Français des Trois-Rivières retranchés dans un petit fort de bois assez mal en ordre, furent aussitôt avertis par le bon Religieux. Ils ne se contentèrent pas d'obtenir de ce Sauvage les détails de cet horrible complot, mais ils l'engagèrent à force de présents à en détourner ceux de sa nation. Il consentit à se charger de cette commission difficile, et ses démarches eurent un tel succès que non seulement ils abandonnèrent leur funeste résolution, mais resserrèrent encore les liens qui les attachaient aux Français.

Selon leur coutume ordinaire, ils effacèrent le souvenir du meurtre commis en offrant de riches présents qui devaient essuyer les larmes des Français, et laver les traces du sang qui avait coulé, et désarmer la colère des amis des victimes. Il fallut se contenter de cette réparation admise par leurs mœurs.

Pendant que les Récollets de la province de Paris travaillaient avec une sainte ardeur sur les rives du St. Laurent, leurs frères de Bordeaux, pour répondre à la sollicitation et à la générosité d'une compagnie de marchands de cette ville, qui commençaient un établissement en Acadie [1619], vinrent jeter sur ces côtes les fondements d'une mission importante et laborieuse. La Rivière St. Jean leur servait comme de centre, ils s'étendaient déjà dans toutes les directions. Dans un de ces longs et pénibles voyages, nous voyons dès les premières années un des plus intrépides missionnaires, le P. Sébastien, tomber au milieu des bois accablé de misère, de fatigues et de privations, et expier loin de toute consolation humaine au milieu de ces vastes solitudes.

Les rives du St. Laurent n'étaient pas exemptes de pareils dangers, et elles en offraient de plus terribles encore. Le P. Guillaume qui venait d'arriver de France faillit en être la première victime. Les Iroquois, qui humiliés par Champlain, cherchaient l'occasion d'une vengeance, vinrent surprendre au Sault St. Louis les Français occupés de la traite avec les Sauvages leurs alliés. L'avantage était resté aux Français à cause de leurs armes à feu, mais le P. Guillaume, qui était de la bande s'étant séparé de la troupe, fut pris avec

un Français et soumis aussitôt aux plus cruels traitements. Tout était prêt pour compléter son sacrifice et on commençait à lui appliquer le feu, quand les Français s'apercevant de son absence découvrirent le sort qu'on lui réservait, et obtinrent de l'échanger contre quelques prisonniers Iroquois.

A peine le P. Guillaume venait-il d'échapper à la mort que ses frères de Québec se trouvaient aux prises avec le même ennemi. 30 canots Iroquois abordèrent près de la Rivière St. Charles [1], et leur hardis guerriers tentèrent un coup de main contre le couvent. On venaît heureusement d'achever le petit fort qui devait protéger ce pieux asile. Quelques Français et quelques Sauvages alliés qui s'y jetèrent aussitôt soutinrent vaillamment l'assaut, et forcèrent l'ennemi de se retirer. Il se dédommagea de cet échec en déchargeant sa vengeance sur deux infortunés Hurons, qui périrent au milieu des flammes, après avoir été horriblement tourmentés.

En 1622, les Récollets, pour donner plus de stabilité à leur mission et l'aider à se recruter même parmi les indigènes, obtinrent de fonder un noviciat dans leur couvent de N. Dame des Anges. Ils ne désespéraient pas d'y voir entrer quelques Sauvages et de donner par là plus d'attrait aux Sauvages pour la religion, quand ils verraient un des leurs leur expliquer ses mystères; mais ils furent trompés dans leur prévision n'ayant pas encore assez étudié l'esprit d'inconstance, d'insouciance et de liberté oisive qui fait le fond du caractère Sauvage. Le noviciat s'ouvrit cependant par la réception d'un jeune Français, Pierre Langoisseux qui prit en religion le nom de Charles. Plusieurs autres habitants de la colonie vinrent ensuite se réunir à lui.

Le couvent de N. D. des Anges, commençait à prendre une forme régulière. Le Roi avait confirmé son établissement par des lettres patentes et y avait attaché 200 arpens de terre, qui s'étendaient depuis la rivière St. Charles jusqu'au haut de la côte de N. D. de Foye, et jusqu'à la Pointe aux Lièvres du côté de Québec. De semblables donations assuraient aussi les établissements commencés aux Trois-Rivières, à Tadoussac et chez les Hurons.

La colonie reçut pour renfort l'année suivante (1624) deux hommes dont les noms méritent avec raison de passer à la postérité. Le P. Nicolas Viel, qui fut noyé par les Hurons près de Montréal, au lieu appelé depuis le Sault au Récollet, et le F. Gabriel Sagard. Ce dernier, quoique simple frère laïc, cachait dans son humble condition un esprit très cultivé et un cœur capable des plus héroïques sacrifices. Il doit être regardé, après Champlain, comme le dernier et le plus intéressant historien de ces contrées, et quoiqu'il ait donné à son ouvrage le titre modeste de voyage chez les Hurons, il a su grouper dans ce cadre tout ce qui peut intéresser la science et l'histoire. Il est tout à la fois géographe, naturaliste, linguiste et observateur judicieux; l'abandon et la simplicité de son récit, la naïve liberté de son style attachent aux événements qu'il raconte. Écoutons-le un instant lorsqu'il parle de Québec et de son couvent: “De l'île d'Orléans nous voyons à plein, Kébec devant nous basti sur le bord d'un détroit de la grande rivière Saint Laurent, qui n'a en ces endroits qu'un quart de lieue de largeur, au pied d'une montagne, au

sommet de laquelle est le petit fort de bois, basti pour la défense du pays, pour Kébec, ou maison des marchands; il est à présent un assez beau logis, environné d'une muraille en quarré avec 2 petites tourelles aux coins que l'on y a faites depuis peu pour la sûreté du lieu. Il y a un autre logis au dessus de la terre haute, en lieu fort commode, où l'on nourrit quantité de bœufs qu'on amène de France; on y élève aussi tous les ans forcé blé d'Inde et des pois, que l'on traite par après aux Sauvages pour des peloterics; je vis en ce désert un jeune pommier qui y avait été emmené de Normandie, chargé de fort belles pommes et des jeunes plantes de vignes qui y étaient bien belles, et tout plein d'autres petites choses qui témoignaient de la bonté de la terre.

Notre petit couvent est à une demi lieue de là en un très bel endroit et autant agréable qu'il s'en puisse trouver proche d'une petite rivière, que nous appelons de St. Charles, qui a flux et reflux, là où les Sauvages pêchent une infinité d'anguilles en automne et les Français tuent le gibier qui vient à foison... Notre jardin et verger est aussi très beau et un bon fond de terre...

Notre logis est fort commode pour ce qu'il contient, ressemblant néanmoins plutôt à une petite maison de Noblesse des champs que non pas à un monastère... Les traints de la bâtir ainsi, tant à cause de notre pauvreté que pour se fortifier en tout cas contre les Sauvages, s'ils venaient nous en déchasser. Le corps de logis est au milieu de la cour, comme un donjon, puis les courtines et remparts faits de bois, avec 4 petits bastions faits de même aux 4 coins, élevé environ de 12 à 15 pieds, du rais de terre, sur laquelle on a dressé et accomodé de petits jardins, puis la grande porte avec une tour quarrée au dessus faite de pierre, laquelle nous sert de chapelle, et un beau fossé naturel qui circuit après tout l'alentour de la maison et du jardin qui est joignant avec le reste de l'enclos qui contient quelques 6 ou 7 arpens de terre, ou plus, à mon avis. Les framboisiers qui sont là et aux environs, y attirent tant de tourterelles (en la saison) que c'est un plaisir d'y en voir des arbres tout couverts; aussi les Français de l'habitation y vont souvent tirer, comme au meilleur endroit et moins pénible. Que si nos Religieux veulent aller à Québec, ou ceux de Québec venir chez nous, il y a à choisir de chemin, par terre ou par eau, selon le temps et la saison, qui n'est pas une petite commodité, de laquelle les Sauvages se servent aussi pour nous venir voir, et s'instruire avec nous du chemin du ciel et de la connaissance d'un Dieu fait homme, qu'ils ont ignoré jusqu'à présent etc...

Il raconte sans prétention les sacrifices que leur imposait leur séjour dans la mission Huronne: “Nous prenions notre repas contre la terre sur une natte de jonc. Un billot de bois nous servait de chevet pendant la nuit, et nos manteaux de couverture, au défaut de celle que nous avions donnée par charité aux Sauvages qui étaient malades. La terre ou nos genoux nous servaient de table, non pas comme les Sauvages qui sont assis contre terre comme des singes, car nous nous placions sur des buches qui étaient nos sièges ordinaires. Nous n'avions point d'autre serviette pour essuyer les mains que les feuilles de blé

d'Inde. Nous ne mangions pas de pain et la viande était si rare que nous avons passé souvent des six semaines et des 2 mois entiers sans en manger, sinon quelques petites portions de chien, d'ours ou de renard. Notre nourriture ordinaire était la sagamité. Notre boisson ordinaire était l'eau du ruisseau qui coulait aux pieds de notre maison. Si dans le temps que les arbres étaient en sève quelques uns de nous se trouvaient indisposés on ressentait quelque débilité de cœur, nous faisons une fente dans l'écorce d'un érable qui distillant une eau sucrée qu'on amassait avec un plat d'écorce et qu'on buvait comme un réfectif de souverain, quoiqu'à la vérité ses effets n'en fussent pas bien considérables. Au défaut de vin que nous avions apporté de Kébec dans un petit baril de 12 pots, nous en fûmes d'autre des raisins sauvages, qui fut bon. Un mortier de bois et une des serviettes de notre chapelle nous servaient de presseoir. La cave fut un sceau d'écorce... Les chandelles n'étaient que des petits cornets d'écorce de bouleau, qui étaient de fort peu de durée, et nous étions obligés d'écrire et de lire à la clarté du feu.”

A continuer.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

1.

Adieu, Jeanne, je vole aux remparts.
—Adieu, Martial, je vais prier pour vous.

Et, vivement ému, le jeune homme se dirigea vers la porte de la chambrette; mais la jeune fille, dans un élan de douleur et d'effroi, le retint encore.

—Oui, reprit-elle avec des larmes dans la voix, combattez vaillamment, Martial; et cependant n'allez pas trop vous exposer, restez à l'abri des murailles; songez que je suis ici toute tremblante à vous attendre, et que, si l'on venait m'annoncer votre mort, j'en mourrais!

—Bonne Jeanne! je ferai pour le mieux dans l'espérance de vous revoir. Ah! j'aime ma ville natale et ma patrie d'un amour profond; mais je vous aime plus encore, ma Jeanne! Et si je savais devoir mourir sur le rempart de Beauvais, que je vais défendre, je crois que j'hésiterais à marcher contre les Bourguignons. L'amour certain rend faible et lâche.

—Un cœur intrépide comme le vôtre peut-être, mais il exalte un cœur timide et le monte jusqu'à l'héroïsme. Oui, il me semble, ami, que je me battrais dignement à vos côtés, et que, prenant la moitié de votre courage, je me distinguerais par quelque acte de valeur. Vous souriez?...
—Enfant!

—Ah! voilà bien les hommes! A vous entendre, nous ne sommes absolument bonnes qu'à préparer un repas et dévider un rouet. Eh! mon Dieu! nous avons un cœur qui bat comme les vôtres, et soyez-en sûrs, quand l'éducation ne nous a pas complètement amollies, nous sommes capables aussi de voler à l'ennemi et de frapper avec résolution comme vous... Cela ne nous empêcherait pas de revenir ensuite dévider le rouet et préparer le repas pour vos seigneuries.

—Voyez vos membres délicats, chère enfant!

—Ils sont d'acier comme votre cuirasse.

—Votre main pourrait à peine soulever

une épée.—Bah! elle brandirait à merveille cette hachette.

En même temps, Jeanne détachait une hache légère, mais bien trempée, qui pendait au baudrier de Martial. Elle le fit voltiger avec adresse autour de sa tête, et s'arrêta tout à coup, le visage animé, la mine haute et fière, le poing sur la hanche, l'arme pendante. Elle était vraiment charmante ainsi; Martial souriait encore en la regardant; mais, cette fois, il n'y avait plus ombre de moquerie sur ses lèvres.

La jeune fille, d'une taille élevée, mais souple et frêle, semblait s'être transformée: elle avait grandi encore; sa figure fine, blanche et rose s'était sensiblement bistrée, révélant ainsi une énergie secrète; ses yeux noirs, qui brillaient d'ordinaire d'une douce vivacité, lançaient des éclairs; son beau front rebondi étincelait de courage sous ses admirables cheveux d'ébène. Martial admirait en silence et croyait avoir devant les yeux une déesse en personne.

—Eh bien! dit-elle, comment me trouvez-vous ainsi? — Belle comme une divinité des combats!

—Comme elle, répliqua vaillamment Jeanne. J'attendrais l'ennemi de pied ferme! comme elle je serais invincible, surtout, cher Martial, reprit-elle avec une grâce qui égalait sa fierté, si je combattais auprès de vous sur nos remparts mêmes.

—Folle! dit Martial en souriant.

je me couvrirais peut-être de gloire; mais votre père, qui refuse de nous unir parce que je suis humble et pauvre, accorderait à l'héroïne ce qu'il n'accordera jamais à l'obscure artisanne.

—Non, non, Jeanne, ne parlez pas ainsi! Je frémis à la seule pensée des périls qui planeraient sur vous, qui m'êtes mille fois plus chère que le bonheur même. Que ne puis-je au contraire vous mettre à l'abri de tout danger! vous cacher dans quelque sûre retraite, pour vous trouver saine et sauve après le combat. Combat terrible, chère enfant! car les Bourguignons sont vaillants, et Charles-le-Téméraire, qui les commande, est un ennemi redoutable.

—Vous m'effrayez, ami, dit Jeanne en tressaillant. Elle posa la hachette sur un petit dressoir de chêne et prit dans ses petites mains blanches la main robuste du jeune homme, qu'elle pressa avec effusion.

—Nous avons le bon droit, et nous vaincrons, je l'espère!... Cependant, reprit-elle avec un irrésistible attendrissement, si la ville est prise d'assaut et que je ne revienne plus vers vous, Jeanne, vous pourrez vous dire, hélas! “Sa dernière pensée a été pour moi.” Adieu.

—Adieu, murmura la jeune fille, dont le cœur se serra horriblement.

Elle présenta son front au jeune homme, qui l'effleura de ses lèvres et y laissa une larme, puis elle l'accompagna jusqu'à la porte de la rue et rentra vivement dans sa chambrette, situé au rez-de-chaussée, dans une petite maison à pans de bois et à pignon saillant. Elle courut se pencher à la croisée.

Martial s'éloignait d'un pas hâtif; sa grande et robuste taille ressortait admirablement sous son armure de guerre; ses magnifiques cheveux blonds, s'échappant de son casque en boucles arrondies, flottaient au vent dans la rapidité de sa marche. Jeanne le suivait des yeux avec un battement de cœur inexprimable. Elle fut vingt fois en quelques minutes sur le point de le joindre et de s'attacher à ses pas.

(1). C'est la même rivière que Jacques Cartier, en 1535, avait nommée rivière St. Croix, parce qu'il y arriva le jour de cette fête.